

TABLE DES MATIERES

LES ANCIENS SOLDATS MÉTROPOLITAINS DU CONTINGENT EN ALGÉRIE

(1954-1962)

GUERRE ET RAPPORTS HUMAINS	2
Les anciens soldats d'Algérie nous parlent.....	2
 I - MAINTIEN DE L'ORDRE - PACIFICATION - GUERRE	2
1. Le maintien de l'ordre et la pacification.....	2
11. Les violences subies : la peur et la mort	3
12. Les violences exercées à leur corps défendant	3
 II - EXPERIENCES ALGERIENNES	4
2. Rapports humains au sein de l'armée et avec la population algérienne	4
21. Rapports au sein de l'armée	4
22. Rapports avec les populations algériennes	5
 POUR CONCLURE	6

LES ANCIENS SOLDATS MÉTROPOLITAINS DU CONTINGENT EN ALGÉRIE (1954-1962)

GUERRE ET RAPPORTS HUMAINS

Les anciens soldats d'Algérie nous parlent

Rappelés ou appelés du contingent en Algérie de 1956 à 1962, les témoins de notre enquête sont hommes de troupe, brigadiers, sergents, parfois aspirants ou sous-lieutenants. Ils sont artilleurs ou chasseurs à pied. Sommairement, nous les distinguons dans des fonctions opérationnelles ou dans des fonctions logistiques, certains passant d'une fonction à l'autre selon les nécessités.

Les anciens soldats d'Algérie nous parlent et leurs témoignages nous arrivent contrastés selon les moments historiques et politiques de la guerre non traités dans ce résumé des témoignages. Si nous utilisons le présent pour nous en faire un tant soit peu l'écho, c'est que nous nous plaçons dans le temps de leur guerre comme eux-mêmes l'ont fait. Ainsi, les rappelés et appelés de métropole témoignent d'une Algérie soumise à des "événements" qui ont eu leur véritable nature pendant plus de trente longues années. Nous aurions voulu les citer tous, nos limites nous contraignent à n'en retenir que quelques-uns.

"J'ai aimé ce beau pays et sa population, coincée entre l'armée française et le FLN, elle ne savait comment se comporter. Les populations françaises et algériennes ont payé au prix fort ces 9 années de guerre, pour aboutir à l'indépendance.

Si, dans un contingent en paix, il est d'usage d'invoquer la "quille", ici, elle s'institue en leitmotiv érigé en quasi profession de foi : "*la quille bordel !*". Difficile alors de les convaincre du bienfondé de leur présence en ce beau pays qu'ils ne font pas leur. Presque tous reconnaissent qu'ils n'avaient rien à y faire et qu'ils y ont perdu leur "jeunesse" et certains, leur "âme".

"Cette guerre coloniale, n'était pas la nôtre : 833 jours d'ennui, 3 jours de vie", dit l'un. "Une jeunesse française paie une dette qu'elle n'a pas contractée" lui répond un autre. Quand un troisième exprime "le sentiment de honte et de gâchis d'être un représentant d'un pays occupant".

I - MAINTIEN DE L'ORDRE - PACIFICATION - GUERRE

1. Le maintien de l'ordre et la pacification

Les soldats du contingent sont d'abord des civils ayant dû entrer par obligation dans un "grand corps" (l'armée). Rarement vocation militaire ou consentement patriotique ne fut autant sollicité et mis en avant. Mais, si l'Algérie est alors française, est-ce à dire que l'Algérie, c'est la France ? Les appelés et rappelés en doutent fort quand ils prennent pied dans ce pays que tous s'accordent à trouver beau. Si les villes peuvent leur évoquer la France par certains aspects, dès qu'ils en sortent (la majorité des témoins étant cantonnés en zones rurales) et découvrent plus profondément le pays et la société algérienne, ils sont déroutés par tant d'étrangeté dans les paysages, les habitants et leurs pratiques sociales, religieuses, culturelles, la richesse d'un petit nombre et l'extrême pauvreté des autres... tels ces enfants se jetant sur le contenu des poubelles et observés par un appelé qui propose à sa hiérarchie de mettre de côté les restes alimentaires afin que les enfants n'aient plus besoin d'aller fouiller les poubelles. Ce qui fut fait.

Les anciens appelés participent volontiers à des activités de "pacification" en tant qu'instituteurs, ou dans des fonctions d'assistance médicale et sociale auprès des populations algériennes. Un peu plus d'un quart des témoins a été sollicité en fonction des nécessités et de leurs compétences. Un des appelés, quant à lui, assurant des gardes avec un régiment d'insoumis algériens dont beaucoup étaient illettrés, les aide à rédiger leurs courriers personnels sans que cela fasse partie de sa mission.

L'un exerce "les fonctions de maître d'école, le matin, pour une vingtaine de garçons de 7 à 13 ans. Puis (...) pour les filles jusqu'à l'âge de 12 ans". Par ailleurs, secrétaire d'un bureau de vote à Géryville pour les tribus nomades, il souligne le fait que "cinq électeurs ont voté non. Les autres, y compris les femmes, ont défilé toute la journée devant nous sans voter (...) Voyant cela, le capitaine a fait voter pour environ 400 personnes. Voilà comment on a pu dire que les Algériens avaient voté oui au référendum !".

Un sergent vaguemestre note la difficulté d'obéir à certains commandements : "Un jour, de faction sur le boulevard qui relie Alger à l'aéroport, nous devons contrôler les voitures. Mais ô erreur, seulement les Arabes, pas les Pieds Noirs. Et à quoi on les reconnaît ?... Cette mission ne s'est pas renouvelée".

Pour protéger les moissons, ils participent à la sécurisation des fermes céréalières exploitées par les "colons". Pour protéger les convois militaires, ils surveillent les infrastructures routières.

11. Les violences subies : la peur et la mort

Ils ont défendu la frontière algéro-marocaine sur la Ligne Morice renforcée plus tard par la Ligne Challes pour dissuader le passage des combattants et des militants du FLN et de l'ALN.

Ils doivent identifier et débusquer l'ennemi "nulle part et partout" par l'observation, le "chouf", les patrouilles, les ratissages, les fouilles ; s'en protéger par les gardes jour et nuit ; le priver de ses moyens par la "poursuite des collecteurs de fonds"; le combattre dans les accrochages, les embuscades. Les Anciens d'Algérie en dressent un inventaire, ici, non exhaustif : "garde d'un piton rocheux avec son lot d'embuscades et d'accrochages" ; "peur au ventre" ; Aboiement "des chiens signalant notre présence" ; "Sur un piton rocheux avec les chacals et les Fellh's pendant sept mois" ; "Crapahutage dans le djebel, bouclages", etc.

Un sergent à Béni Saf en 1956 : " Les gardes de nuit et la peur toujours présente : peur d'être tué (égorgé sans bruit), peur d'avoir à tuer, peur d'être affecté dans un régiment encore plus exposé. J'en ai fait des dépressions nerveuses et des cauchemars pendant vingt ans (...).

A travers les conditions qu'ils décrivent, peuvent-ils, alors, se demander où s'arrête le maintien de l'ordre, où commence la guerre ?

12. Les violences exercées à leur corps défendant

Soldats, ils le sont. Ils le sont avec ce que cela suppose de cas de conscience et de bouleversements existentiels, de traumatismes car tous se confrontent, de près ou de loin, à la mort, à la violence : violence nécessaire pour protéger sa vie et celle de ses compagnons d'arme ; violence provoquée par un commandement de la hiérarchie générant des actes illégaux de "corvées de bois", de brutalités, de tortures, d'assassinats ; violence des "rebelles". Eux-mêmes, et certains le reconnaissent, ont des désirs de vengeance quand ils sont confrontés à la mort de leurs camarades. Un sergent-chef à Tergma s'exprime ainsi : "Il y avait toujours un moment de rancœur et de désir de vengeance (...). On ne va pas s'en vanter, mais ça existait". L'une entraînant l'autre dans une guerre, comment distinguer nettement violences subies et violences exercées ? Ici, en tout cas, la guerre, elle, est subie.

Si tous ne parlent pas des violences exercées ou restent elliptiques, ceux qui l'évoquent précisément, le font pour les dénoncer. L'un a entendu dire qu'il "*se passait des choses pas très correctes telles que des saccages ou des viols de femmes*". Un autre assure que "*violer les femmes, ça c'était interdit (...). Et moi, j'ai toujours refusé la corvée de bois car on pouvait la refuser*", un troisième constate : "*Oui. On avait une salle à notre PC de secteur mais on ne savait pas bien ce qui s'y passait*". A Blida en 1961, cet appelé se dit "*heureux de n'avoir tué personne*" mais on lui a parlé des "*corps de Fellaghas ramenés comme du gibier accrochés par les pieds et par les mains*", en guise de "trophées".

D'autres sont plus explicites mais ils ont eu beaucoup de difficultés à en parler à leur retour et depuis. Et pourtant, tous dénoncent ces pratiques. Un peu plus d'un quart des témoins en parlent dont un qui admet que : "On a mis du temps à en parler chez les Anciens d'Algérie, et à mesurer la profondeur de certains traumatismes", d'où un silence coupable vis-à-vis d'une guerre qu'ils n'ont jamais voulue.

De leurs témoignages, on peut alors distinguer les exactions, le bombardement au napalm, la corvée de bois, la torture, tout cela exprimé dans la colère, la révolte, les larmes parfois.

Un brigadier à Sétif, témoignant des exactions : "Quand tu arrives dans les mechtas, tu défonces la porte, ça hurle, ça crie, tu fais sortir les femmes et les enfants, et toi tu t'en fous, tu brûles les maisons". Et alors qu'un sous-officier vient d'être tué, "Le capitaine a décidé d'exécuter les fellaghas au fur et à mesure qu'ils sortaient d'une mechta complètement nus et mains en l'air. Puis les hommes du village ont été rassemblés, accroupis en plein soleil pendant des heures sous notre surveillance, et là, on a vu un gradé avec une grosse matraque, frappant avec une violence inouïe sur la tête de ces malheureux dont beaucoup s'écroulaient. On voyait le sang gicler."

Un brigadier-chef sur la Ligne Morice se souvient du 15 mars 1960 alors que l'armée française les a utilisés, lui et ses camarades, "comme appâts" sans le leur signifier : "Vous allez là où vous trouverez une maison dont vous démonterez les tuiles (...) Nous obtempérâmes sans comprendre (...) Dix minutes plus tard, les avions déversaient au moins un bidon de napalm sur environ 600 Fellaghas. Le 16 mars, nettoyage. Un vrai carnage... horribles à voir les brûlures au napalm, les blessés, les morts".

Un caporal-chef, dans un petit village près de Médéa : "Le dimanche 23 mars 1958, (...) pendant une pause, le sous-lieutenant et le caporal s'éloignent en compagnie d'un jeune arabe (...) J'entends deux coups de feu (...) Le jeune arabe avait été tué sur place (...) sans jugement. (...) La torture a existé dans mon secteur, admise et même prônée par les chefs militaires. C'était la pratique normale si on voulait avoir des renseignements sur l'ennemi. (...) A 50 mètres du PC, nous entendions les cris des suppliciés et pouvions voir l'état de délabrement où ils se trouvaient après leur interrogatoire, attachés à l'extérieur de cette maison, jour et nuit, par tous les temps."

Quand bien ils seraient moins exposés que d'autres comme ils le disent, la mort est là. Ce sergent dans la base aérienne de Blida, a la "vision quotidienne de soldats blessés par les rebelles et transportés par hélicoptère » tout comme un infirmier à l'hôpital civil de Tlemcen, en charge de l'accueil des morts et des soins aux grands blessés ou un menuisier à Oran, qui se souvient "des corvées de cercueils avant embarquement pour la France".

Ainsi, comme nous l'avons entendu, à propos de la violence faite aux autres ou à eux-mêmes, les anciens soldats révèlent de véritables traumatismes toujours d'actualité.

II - EXPERIENCES ALGERIENNES

Rapports humains au sein de l'armée et avec la population algérienne

La vie quotidienne hors des activités militaires transpire à travers la manière dont ils relatent leurs rapports avec les autres : au bar avec les copains, un méchoui de ci-delà, des parties de football, des sorties à la plage pris en stop par des Algériens... Somme toute, des conditions "plutôt confortables", ou alors une vie "à la dure", "des conditions rustiques", "les froidures de l'hiver" dont il faut se protéger... et la suppression ou le report de permissions, le cas échéant.

Nous entendons ainsi que les rapports qu'ils entretiennent dans cette Algérie se structurent autour et en fonction des événements générés par une situation chaotique et mortifère dont ils sont acteurs et observateurs de fait. Nous comprenons alors toute la complexité de cette guerre où des Français rencontrent d'autres Français dans des rapports hiérarchiques, évidemment, mais encore à des places antagonistes que nul n'a choisies de gaité de cœur qu'ils soient appelés métropolitains ou algériens, population autochtone ou venue d'ailleurs et de métropole particulièrement, cette dernière suffisamment ancrée pour vouloir rester tout à la fois Française et Algérienne.

21. Rapports au sein de l'armée

S'agissant de leurs rapports avec la hiérarchie, les points de vue sont contrastés. Ainsi ils sont "excellents", "corrects", "assez bons", "difficiles", "variables selon l'officier", "dans un climat de pression psychologique constant", "pas bons du tout". En général, les "engagés revenant d'Indochine" ne sont guère appréciés pouvant être qualifiés "d'ivrognes et de va-t'en guerre", mais un autre affirme avoir rencontré "des gradés compréhensifs venant d'Indochine". Toutefois, la confiance dans les cadres professionnels de l'armée est soumise à condition et ils ne se mélangent pas avec les Harkis car "s'il y avait des opérations communes (...) ils avaient leur propre chef". Pour ceux qui en parlent, leurs relations avec les soldats Pieds Noirs sont plutôt contrastées et l'un d'entre eux "comprend les raisons de leur comportement".

Un appelé observe les postures différentes selon les officiers : " Pendant mes 21 mois de service en Algérie j'ai vécu des moments très difficiles. Chez les officiers j'ai constaté deux types de commandement. Un capitaine, certes guerrier et exigeant sur la discipline, mais "droit" refusant toute exaction ; un autre capitaine d'origine pied-noir disant : "allez-y les gars vous avez carte blanche".

En revanche, ils ont une bonne opinion de leurs camarades et de l'ambiance dans les chambrées. Cela, au moins reste un bon souvenir. Quelques-uns notent ainsi que leur adhésion à une association d'anciens d'Algérie, en rentrant ou un peu plus tard, a pour base ce besoin de camaraderie et de compréhension. Camaraderie, solidarité, famille, copains... et protection mutuelle sont les maîtres mots. Quelques-uns restent plus nuancés en déclarant qu'ils vivaient dans la "recherche d'équilibre entre discipline et relations amicales", ou dans une "camaraderie autour d'une bière".

Ainsi, "il n'y avait pas que des moments de tristesse et de désolation dans leur chambrée. Ils étaient plusieurs du même contingent qui ne se sont pas quittés pendant deux ans".

22. Rapports avec les populations algériennes

Complexes sont les relations avec les populations qu'elles soient d'origine algérienne ou européenne. Cette complexité se traduit déjà dans les différentes dénominations qui leur sont attachées. Cependant, afin de simplifier et d'en faciliter la compréhension, nous parlerons des Arabo-Berbères et des Français d'Algérie

Ceux qui disent ne pas avoir de rapports directs avec la population autochtone, ont été de fins observateurs. Nous retrouvons des points de vue contrastés mais tous s'accordent sur l'extrême pauvreté des Arabo-Berbères. Ils sont sensibles aux fortes distinctions des rôles entre les hommes et les femmes, à la prégnance de la religion. L'un remarque "la pauvreté des maisons en terre battue, quelques chèvres et moutons, des poules et un peu de jardin" et l'autre, qui voit les Berbères retourner leurs terres à l'aide de charrues en bois tirées par deux vaches, note "l'écart inacceptable entre les conditions de vie des colons et celle des Musulmans".

Tout, et particulièrement le fondement de leur présence en Algérie, les conduit à approcher les civils d'une manière ou d'une autre. En effet, le contrôle de la population algérienne est l'objectif essentiel du "maintien de l'ordre" et de la "pacification". La population devient ainsi un enjeu fort de cette guerre dans le but de la dissocier, l'isoler des "rebelles" selon la terminologie en cours. Source potentielle de "renseignements" car elle est forcément infiltrée par le FLN qui recrute ses membres à l'intérieur même de ses coreligionnaires, il s'agit bien de la contrôler, d'où le fait de devoir vider les villages en créant des camps de regroupement et des zones interdites. Les soldats du contingent sont en première ligne dans ces déplacements et contrôles. Dès lors, comment, de part et d'autre, établir des rapports fraternels ?

Ainsi, avec trois ou quatre camarades, un appelé en "visite dans le village de Beni Mester se voit contraint par le commandant d'emmener une arme : "Ce n'était pas l'idéal pour entrer en dialogue avec

les gens !" Un second lui fait écho : "Nous étions là pour ratisser et combattre ce qui empêchait tout contact vrai avec la population et ne permettait pas l'approche et la compréhension de leurs coutumes et de leur culture".

Affecté au transport de troupes, un tel se souvient "qu'en traversant les bleds et leurs marchés, la population les accueillait avec sympathie. Les hommes arboraient Légions d'honneur et médailles militaires".

Un autre, dans un village de regroupement à Tamloul : "Tous les matins, des femmes et des adolescentes sortaient du village, étaient contrôlées, à l'aller pour qu'elles n'emportent pas de ravitaillement, et au retour pour qu'elles ne passent pas d'armes. Ces fouilles, (...) en particulier la fouille des femmes, n'étaient pas évidentes, et pas très bien vues par les gens du village".

Un autre encore : "Mes contacts avec la population arabe ont été très forts au village de regroupement dont j'avais la charge, (...) pas facile à gérer en sachant qu'elle ne peut échapper (...) à l'empreinte du FLN (...). Les liens les plus proches, je les ai eus avec les harkis lâchement abandonnés à l'indépendance".

En poste dans l'Oranais, celui-ci n'a jamais eu de contact avec les civils, n'est jamais allé en ville à cause de l'insécurité pour les soldats. Celui-là, isolé dans le fort de Méchéria avec une cinquantaine de militaires, se souvient de ses "contacts amicaux avec des Pieds Noirs juifs" mais "d'une absence de lien avec la population arabo-musulmane". Un autre, quant à lui, note ses "très bons contacts avec les Chaouis, pourtant suspectés de connivence avec la rébellion".

Chacun a conscience du dilemme dans lequel se trouve la "population arabe" "entre la chèvre et le chou, l'enclume et le marteau", "pauvres gens qui vivaient sous la coupe de gros fermiers", ou "dans la crainte du FLN". Est évoqué aussi le racisme "ancré en nous avant notre venue en Algérie et accentué" dans la situation. En fait, les soldats se trouvent eux-mêmes en pleine contradiction, souhaitant malgré tout rencontrer les gens d'autant que "beaucoup avaient travaillé en région parisienne, ce qui facilitait le contact (...) mais on nous disait qu'il fallait se méfier d'eux, que c'étaient des faux-jetons".

Plusieurs considèrent que leurs rapports avec les populations étaient bons bien qu'établissant des distinctions entre elles. Quelques-uns s'accordent sur le fait que les "colons, c'était un autre monde", riche de milliers d'hectares de blé", et les rendent responsables de la misère des Arabes. Les appelés disent avoir eu peu ou pas de relation avec eux. Un des appelés, affecté à la garde d'une ferme, en a un mauvais souvenir tandis que "les habitants, eux, venaient faire goûter leurs figues ". Mais, au temps de l'OAS, ils n'auront pas non plus le droit de fréquenter ces Français d'Algérie.

L'un se souvient alors de leur grand désarroi : "J'avais interdiction de fréquenter les Français d'Algérie à Oran, par exemple lors des patrouilles. Mais j'ai été témoin de leur désespoir et de leur souffrance de devoir partir en catastrophe : nous assurions les escortes des gens qui arrivaient en gare d'Oran et qui s'agglutinaient au port afin d'embarquer pour la France avec un maigre bagage... "

POUR CONCLURE

Il y aurait encore tellement à faire entendre de la part des anciens combattants du contingent métropolitain en Algérie tant dans leurs faits de guerre que dans leurs rapports avec les populations algériennes. Certains en gardent une certaine mélancolie quand d'autres ont pu garder des contacts ou sont retournés en Algérie après la guerre, nouant ce qui n'avait pu avoir lieu alors et redécouvrant ce pays. N'est-ce pas en cela que réside pour nos deux peuples algériens et français, le plus grand espoir né de cette dramatique épopée ?

Pour notre part, nous regrettons de quitter ici ces anciens combattants que nous avons tout juste approchés. Ils nous ont entrouverts des portes closes depuis trop longtemps avec générosité. Qu'ils en soient profondément remerciés, et assurés que nous avons reçu de tous et de chacun une grande leçon d'humanité et d'humilité bousculant nos propres préjugés et nos méconnaissances.

Ss/d Rémi Fabre
Isidore Le Borgne, Jeanne Le Dourneuf
Nantes, Avril 2018